

0

Nous autres, sur cette route noire du Massaï Mara, et dans l'ivresse de la fatigue une jeep immobile. Un guépard haletant s'est allongé ici pour attendre la nuit qui ne tardera plus, attendre sans mémoire les ténèbres amies où murmurent des promesses de chasses folles et muettes. On rampe sous le vent, imperceptiblement, puis le bond terrifiant et les longs os qui craquent, et sur la langue rose le rouge sel du sang. Dans la nuit du guépard les courses erratiques des gnous éperdument lancés dans un néant sans lune. Tout le jour les guides ont montré aux touristes avides des carcasses noircies de mouches affolées, et dans les arbres maigres où les plus sages fauves savent tirer leurs proies pour manger à leur aise, des squelettes sans tête se balancent, agités par la brise. Du fond des nuits aveugles au sang versé des bêtes, les doux frémissements de longues agonies traînées vers les grands acacias. Mais pour l'instant la nuit n'est pas encore tombée, c'est le jour qui prévaut sur cette route noire du Massaï Mara, le jour est le règne des hommes, non celui des guépards allongés sur le flanc.

Le chauffeur a coupé le moteur du Pajero pour laisser ses clients contempler l'animal. Ils sont déçus d'abord. Ils n'en croient pas leurs yeux. Dans les livres de leur enfance, sur les vignettes offertes par l'industrie chocolatière, sur les pistes sablées des cirques itinérants, et dans les zoos même, le guépard paraissait plus féroce, plus altier, plus authentique. Les touristes pensaient bien voir ici le premier de leurs grands fauves. Seulement celui-là n'apparaît pas dans toute sa superbe, il est sale et pelé. Pour tout dire, il semble nu sans la musique pompeuse et sans les ralentis des beaux documentaires, sans les voix bien timbrées qui d'ordinaire bercent les spectateurs au creux des canapés. Ainsi les clients du Parc national commencent-ils à deviner que ce guépard-là est en fait leur dernier, et s'ils approfondissent encore un peu cette pénible pensée ils seront dans l'impossibilité de croire même avoir vu un guépard, et peut-être certains d'entre eux finiraient-ils par comprendre qu'il est impossible de voir un guépard. Mais cette pensée est décidément trop désagréable, et ils la chassent, en prenant des photographies, en

filmant la bête lasse, et nous autres qui savons que les images aveuglent et mentent, nous qui savons que par leur nombre seul elles ont usé le monde, un goût de terre nous reste dans la bouche, et nous verserions bien des larmes, si nous avions des yeux.

Et fort heureusement tous les occupants du Pajero, garé dans l'herbe à dix mètres de la route, se taisent. Ce silence est une chance. Nous avons tort sans doute d'être si pessimistes. Certains comprennent ce que c'est qu'un guépard, autant qu'il est possible à l'homme de comprendre ce que c'est qu'un guépard, ses flancs creusés comme les joues d'un mort, l'odeur du fauve apportée par bouffées dans la chaleur du soir. Et plus les clients contempnent le fauve et plus la perfection de sa présence les atteint, et plus leur présence, dans ce véhicule puant qui refroidit lentement dans le soir descendant, dans ce métal craquant pour des raisons obscures, dans ces effluves mornes de plastique et d'essence, plus cette présence leur pèse, et c'est alors qu'ils voudraient mettre pied à terre, non pas pour se rapprocher de l'animal, mais pour se défaire de leur solidarité abjecte avec ce véhicule automobile désormais obscène, avec cette bête étrange, avec ce monstre d'ingéniosité où des systèmes électroniques qui n'ont pas vingt ans voisinent avec la roue qui en compte dix mille, avec ce Pajero qui depuis le matin salit le paysage, avec lequel ils creusent sur tous les chemins de la réserve des ornières toujours plus dangereuses, de sorte que bien vite ils doivent contourner les plus profondes d'entre elles, en traçant de nouvelles, déplaçant les chemins comme d'affreux et obstinés lombrics à labourer stérilement la terre, oui, dans la honte d'être un homme, l'illusoire possibilité de mettre pied à terre, d'avancer vers le fauve en méprisant la mort, mais évidemment personne ne descend, personne en Europe ne méprise plus la mort depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Tout de même, ils ont rêvé de fouler le sol noir et lourd du Massaï Mara, de partager le territoire du guépard, et pendant quelques minutes ils n'ont pas été plus sages que les gnous qui pour s'en aller brouter à leur aise traversent chaque année la rivière Mara où les crocodiles sous leurs yeux tuent plus de leurs pareils qu'ils n'en pourront

dévoré ; et même s'il arrive, certaines années, que l'herbe soit suffisante là où ils étaient, tranquilles, en Tanzanie, les gnous traversent, le tropisme imbécile des voyages se maintient en dépit du bon sens chez l'espèce des gnous comme chez celle des hommes, même si chacun connaît la vieille et la terrible et la véridique histoire du guépard qui un jour fit un bond de cinq mètres et broya un visage avant d'être abattu, de cet autre guépard parti dans la savane en emportant le bras d'un homme qui n'en mourut pas.

Et dans les méandres les plus reptiliens de leur cerveau les touristes conservent la trace de fuites frénétiques et de terreurs antiques, ils savent qu'il faudrait laisser sa vitre fermée, ils ne sont pas tellement sûrs d'aimer le guépard au point de désirer lui servir de gnou, comme ce pauvre Roy, de Siegfried et Roy, qui après sept ans d'un bonheur sans nuages est attrapé un jour par le cou et traîné par le lion Montecore jusque dans les coulisses de l'hôtel Mirage, sur le Strip de Las Vegas, et à partir de là deux thèses s'affrontaient. L'une affirmant simplement que le lion était revenu à sa culture d'origine, pas con le lion, culture qui consiste pour l'essentiel à manger les gnous même quand le gnou en question est un bipède allemand sans plumes et magicien ; qu'il n'y a rien d'autre à attendre d'un lion que l'expression réflexe de sa léonitude la plus intime. L'autre prétendant que Roy avait simplement trébuché et qu'alors ce brave Montecore avait voulu le mener à l'abri en le saisissant délicatement par la peau du cou, comme savent le faire tous les félins pour leurs petits, ignorant malheureusement que le cou d'un bipède sans plumes, magicien et allemand n'a ni le poil, ni le gras, ni pour tout dire la saine robustesse de celui du lionceau, ignorant malheureusement *qu'Homo sapiens sapiens* est un mammifère fragile, le plus fragile de tous, le plus inadapté à la survie, étant devenu en raison de cette faiblesse même la plus forte créature de l'univers terrestre, et donc Montecore avait arraché à Roy un bon bout de son épaule avec les meilleures intentions du monde animal, souverainement indifférent aux cris des vieilles femmes à cheveux mauves alignées dans la salle.

Ensuite, tout avait mal tourné à cause des agents de sécurité de l'hôtel Mirage qui ne sont

guère formés à la maîtrise des lions, et Montecore avait croqué comme une noix le crâne de son dresseur, qui ne parlerait plus ni ne marcherait plus jamais comme avant, et c'est déjà un miracle si l'ingénieuse chirurgie des hommes lui a sauvé la vie, en découpant soigneusement le tiers de sa boîte crânienne qui compressait dangereusement son cerveau, en plaçant cette relique étrange sous une incision pratiquée dans son propre abdomen, pour éviter des rejets allergiques en attendant les jours meilleurs d'une possible greffe. Et quant à Montecore on l'avait épargné puisque, pendant toute l'agression, Roy, qui l'avait élevé lui-même, avait crié de ne pas lui faire du mal, *don't harm the cat*, puis il était tombé dans le coma et l'on avait respecté cette dernière volonté, même si l'accident était la fin de la carrière des illustres Siegfried et Roy, Siegfried pour sa part n'avait pas eu le cœur ni le cynisme de continuer sans Roy, et les dirigeants de l'hôtel Mirage qui payaient jusque-là très cher leur numéro unique au monde n'avaient pas insisté, malgré le quotidien manque à gagner, malgré la fin des produits dérivés, le spectacle doit continuer mais ce sera sans eux, désormais. Puis le couple s'était retiré à Little Bavaria, dans son château du Nevada, avec ses trente-deux tigres et ses cinquante-cinq lions, parmi lesquels le pauvre Monte-core, qui depuis s'est montré parfaitement calme, aussi calme qu'un guépard allongé vers les 5 heures du soir, sur une route sombre du Massai Mara, et nous autres nous pensons parfois à Roy flottant dans la nuit grise du coma dépassé.

Et donc sur cette route sombre les touristes n'ont jamais été aussi près d'un animal sauvage et ils n'en ont jamais été aussi loin. Depuis l'aube ils ont scruté la savane par l'encadrement de leur portière, ils ont cherché à l'enfermer dans le cercle ridicule et trouble de leurs jumelles, ils se sont penchés au-dehors au mépris du danger pour cadrer pour encadrer pour empailler la faune, ils ont des appareils inouïs et, bientôt disponibles d'autres modèles partiront en vacances à leur place, ils ouvrent leurs yeux ronds de poulets de batterie touristique, ces yeux si glorieusement proches de leur célèbre cerveau d'une cylindrée de 1 500 cm³ ; lequel fait l'admiration des chimpanzés les plus lucides. Et de

toute la journée une seule fois ils ont pu s'approcher d'un animai, c'était un zèbre, il était mort. Les lions avaient abandonné la carcasse ; autour d'elle, rangés par cercles, les hyènes les vautours et les touristes, un vrai congrès mondial, les meilleurs spécialistes de la charogne aujourd'hui réunis dans une odeur de sang, de merde et de tripes lacérées par les rapaces veules.

De retour dans sa chambre d'hôtel de Nairobi, Pierre, qui a fait partie des clients du Pajero, ouvre au hasard un guide touristique. Il apprend que le mot safari signifie voyage. C'est ainsi que les choses commencent.

1

Quelques jours plus tard, à la fin du mois de mai 2006, Pierre se trouve à la morgue centrale de Nairobi. C'est la deuxième fois de son existence qu'il voit son père. L'homme a 60 ans et il est mort, naturellement. Pierre en a 33. Cet âge bêtement l'agace, c'est celui du Christ : il trouve que la comparaison est désobligeante. Il n'a pas fait grand-chose jusque-là de sa vie, il l'a traversée comme l'un de ces organismes diaphanes que recèlent les grands fonds et qui, flottant dans leur milieu, traversés par des mouvements mous et indéterminés, se nourrissent de riens, se livrent simplement aux activités attendues d'un membre de la classe moyenne de son pays qui est la France, mère des armes et des lois, des droits de l'homme et du consommateur, loisirs, école, apprentissage, vie de larve d'abeille bien nourrie, idiote et enviable comme celle d'un porc d'élevage.

Pierre s'approche de la table de marbre où l'on a posé le corps, drapé jusqu'à la taille dans un linge bleu pâle. Il ne parvient pas à être ému. Il essaie pieusement d'éprouver des sentiments filiaux, mais sans succès. La curiosité l'emporte chez lui, comme toujours. En l'absence d'un système de conditionnement de l'air, de beaux ventilateurs brassent des effluves mentholés. Le cadavre sort d'une chambre froide, il est couvert d'une légère pellicule de givre qui lentement atteint son point de condensation. Pierre se demande s'il est congelé profondément, ou non. Il pense à ces romans de science-fiction où des individus cryogénisés, allongés dans des cryptes

spéciales, attendent d'un autre monde une seconde vie. A ses côtés un employé de la morgue plein de tact attend, l'air recueilli.

C'est son premier mort. En tant que photographe il n'a jamais couvert de guerres, ni de faits-divers terribles. Certes d'improbables chercheurs ont calculé que dans son pays, entre leur naissance et leur majorité, les jeunes gens voient plusieurs milliers d'assassinats et d'accidents à la télévision, même sans compter les morts fictives, et nous savons de source sûre qu'aucune génération dans aucune civilisation n'en a vu autant. C'est donc à la morgue de Nairobi que Pierre est confronté à cette simple, à cette redoutable énigme : un cadavre n'est pas un mort. Et comme il n'a pas fréquenté l'homme dont la dépouille repose sous ses yeux, comme il n'a même jamais disposé d'une photographie de lui, il ne peut alimenter cette puissance particulière de l'imagination qui permet d'ordinaire à ceux qui ont connu le défunt de substituer au cadavre, à cette chose inerte, abjecte, intolérable, un souvenir quelconque, un geste, une voix, une image. Cette face creusée aux narines gonflées de coton, aux lèvres repeintes, aux cheveux plats trop bien coiffés, à la barbe renaissante : tout cela forme d'autant moins un visage que l'on a fermé ses yeux. Pierre cherche une singularité qui puisse sauver ce cadavre de l'anonymat absolu. Le corps du défunt est sec, il paraît athlétique, mais cela ne suffit pas. Les bras et le cou sont cuivrés, le torse blafard. Ceci est un cadavre rouge et blanc.

Pierre s'aperçoit qu'il a toujours pensé à son père comme à un homme jeune, d'une trentaine d'années peut-être. C'était l'âge de cet homme à sa naissance, c'est le sien maintenant. Enfin il repère avec soulagement, dans les cheveux encore noirs du mort, une petite mèche blanchie partant du sommet de son crâne. Il la connaît très bien ; depuis un an il porte la même. Il se raccroche à ce détail comme au signe tangible de leur filiation.

Cependant la fraîcheur de la salle lui a donné l'envie de pisser. On lui montre les toilettes. Dans le couloir en ressortant il s'arrête devant un miroir moucheté et fêlé, il se penche en avant. Il pense que tout ce qui reste du mort désormais est cette mèche-là, et

pour la première fois il éprouve une tristesse sincère. Il revient dans la salle de dissection, il fait signe à l'employé qu'il a fini.

Le directeur de la morgue entre, s'approche et lui demande ce qu'il souhaite faire du corps. Pierre ne trouve rien à lui répondre. Jusque-là il n'a jamais eu à penser à la mort autrement que comme à une idée générale, objet de réflexions plus ou moins philosophiques. La présence de ce corps change tout. Il aurait voulu que le voyant une sorte de révélation se produise, que de façon certaine la situation lui dicte ce qu'il convenait de faire du corps d'un homme à la fois si proche de lui, et totalement inconnu. Pour se donner une contenance il déclare que pour l'instant il n'a rien décidé, qu'il souhaite consulter des amis du défunt. Si la chose est possible, il préfère attendre. La chose est possible. Le directeur n'essaie même pas de dissimuler son contentement : l'assurance paie la location de la chambre froide.